

A PROPOS DE LA TRADUCTION

Ortega y Gasset, le philosophe espagnol qui promut la première traduction en espagnol des oeuvres complètes de Freud, réalisée à partir de 1922 par López-Ballesteros, me servira d'introduction à la question de la traduction.

Son article *Misère et splendeur de la traduction*¹, publié en 1937 en pleine guerre civile, poursuit, dans le moment de maturité du penseur, sa méditation sur le thème du langage, qui se manifeste depuis ses premiers écrits.

Ortega propose d'emblée un mythe sur l'origine du langage, suivant lequel tout peuple primitif mène à bien la tâche d' « effectuer son affrontement intellectuel avec le monde, de classer les phénomènes, de diviser en classes ce qu'il a devant lui. À chacune de ces classes – dit-il – est attribué un signe de voix et ça c'est le langage. » Il existe pour lui un lien clair entre langage et connaissance : « le langage est la science primitive », un ordre qui s'impose pour rendre le monde habitable.

Pourtant, selon Francisco José Martín², Ortega ne s'arrête pas là ; sa recherche sur le langage le mène à une découverte paradoxale : « dans son intime essence le langage se compose de silences ». Le silence se constitue de la sorte comme la condition de possibilité du langage. Mais le silence recouvre deux réalités : l'une est le caractère *ineffable* de la langue, une limitation qui consiste en ce que la langue ne peut dire d'aucune manière. Il ne faudrait pas y entendre ici la lettre comme bord du réel, *littoral*, comme nous le propose Lacan, sinon qu'Ortega se réfère à une limitation propre de toute langue par rapport aux autres :

« Chaque société pratique une sélection différente dans la masse énorme de ce qu'il faudrait dire pour parvenir à dire certaines choses, et cette sélection crée l'organisme qu'est le langage. Il s'ensuit donc que la langue naît comme une amputation du dire (...). Toute langue est modelée par un esprit sélectif différent qui agit dans le vocabulaire, dans la morphologie, dans la syntaxe, dans la structure de la phrase et sa période ». Face à l'ineffable de la langue se situe l'*ineffado* : « Tout ce que le langage pourrait dire, mais que chaque langue passe sous silence, en attendant que l'auditeur puisse et doive par lui-même le supposer et l'ajouter ».

¹ Ortega y Gasset, J., *La teoría de la traducción en Ortega*, Università di Siena.

² Martín, F.J., *La teoría de la traducción en Ortega*, Università di Siena, AISPI, Centro virtual Cervantes.

Cette clairvoyance d'Ortega face aux silences de la langue, de toute langue, ajoute Martin, ne pouvait que lui faire envisager le problème de la traduction comme un chemin escarpé plein de difficultés. À cela s'ajoutait « cette double condition du dire, qu'il résume dans son axiomatique pour une nouvelle philologie en deux propositions : « Tout dire est déficient – il dit moins de ce qu'il veut dire. Et tout dire est exubérant – il donne plus à entendre de ce qu'il se propose ».

Nous sommes dès lors, en terrain connu, ce qui me permettra de centrer cette intervention sur la question de la traduction dans le cadre d'un établissement de texte du séminaire de Lacan.

Il n'est pas besoin de rappeler qu'ici le « texte » à traduire se rapporte à une intervention orale, à un événement³ qui eut lieu en son temps, et duquel ne nous reste que des traces ; un enregistrement dans un autre système – les signes de la sténotypie (le sténogramme) -, quelque enregistrement en support magnétique, les notes prises par quelques élèves...

Le passage du sténogramme à un texte mécanographié implique une perte et une première élaboration : Perte de la présence, du ton, du rythme, des gestes de l'orateur... Il y a un changement du matériel sonore au matériel visuel, et se produit une première élaboration de ce matériel : option entre homophonies, ponctuation, décision sur la division en paragraphes... Danielle Hébrard⁴ soutient même que « la sténotypiste ne transcrit pas l'oral par les signes de sa machine, sinon que depuis l'enregistrement du sténogramme elle élabore déjà un texte ».

La tâche de l'établissement nous oblige à choisir quel texte utiliser comme point de départ ; à comparer les différentes sources à notre disposition, la sténotypie, les enregistrements, les notes d'élèves de Lacan, le texte établi par Miller... etc. et élaborer un texte de base ; ou bien, partir de façon arbitraire de l'un d'entre eux.

En tout cas, ce que je peux transmettre de mon expérience dans un cartel d'établissement de texte de plusieurs séances du séminaire de *Les fondements de la psychanalyse*⁵, est que le

3 Paira-Pemberton, J., *Transmission orale, consigne écrite*, Littoral n° 33, Lettres silencieuses, Nov. 1991.

4 Hébrard, D., *Transcription et ponctuation*, Littoral n° 13. Juin 1984.

5 Jacques Lacan/*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse/Les fondements de la psychanalyse/Los cuatro conceptos fundamentales del psicoanálisis /Los fundamentos del psicoanálisis*, La lettre lacanienne, una école de la psychanalyse, Document de travail, 2011.

réellement fondamental fut la suppression de la ponctuation du texte source et de travailler à partir de là, en essayant d'écouter la musique au gré du flux des phrases ... pour ensuite opter. Tâche impossible de recherche de ce qui est perdu? Certainement pas, sinon une tâche d'interprétation dans le sens que, pour Lacan, la ponctuation des dires de l'analysant est en elle-même une interprétation.

Si la ponctuation d'un texte peut être comprise dans une première approximation comme ce qui marque les pauses nécessaires pour permettre sa lecture, nous verrons vite que sa fonction ne se limite pas à faciliter la respiration du lecteur, sinon qu'elle organise aussi le texte : elle différencie la phrase principale des subordonnées, et fixe le sens. Dans le postface de *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*⁶, texte établi par J.A. Miller, Lacan écrit : « *Ainsi se lira - ce bouquin je parie* ». Phrase que Francisco Monge⁷ traduit par : « *Así se leerá – este librejo apuesto* », ce qui semble donner à entendre en espagnol que Lacan qualifie de « *apuesto* » : arrogant, gaillard, gentil a « *ce bouquin* », alors que Monge entend le mot « *apuesto* » dans son sens de « je parie ». Une virgule située à propos entre « *librejo* » et « *apuesto* » nous mènerait au verbe « *apostar* » (parier en espagnol), qu'utilise Lacan. Cette virgule qui n'apparaît pas dans le texte français est, comme on vient de le voir, nécessaire en espagnol pour éviter un contresens.

La traduction du texte déjà établi peut nous obliger à reprendre cet établissement, vu la différente manière de ponctuer dans chaque langue; c'est l'occasion, cette fois, de s'attacher au sens des phrases, mais aussi de tendre de nouveau l'oreille au flux des phrases, de telle sorte qu'on puisse avoir effectivement la sensation d'être en train de parler dans l'autre langue.

De toute façon il existe une perte dans le passage d'une langue à une autre, perte dont il doit être fait acte dans le texte.

Pour Ortega, « La question de la traduction, pour peu que nous la poursuivions, nous mène jusqu'aux arcanes les plus reculés du phénomène merveilleux qu'est le langage⁸ »

6 Lacan, J. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éditions du Seuil, Paris, 1973.

7 Lacan, J. *Los cuatro conceptos fundamentales del psicoanálisis*, Traducción de Francisco Monge, Barral Editores, Barcelona, 1974.

8 Ortega y Gasset, J., *op. cit.*

Nous-mêmes dirions que le fait d'entreprendre une traduction nous confronte inévitablement, de même que dans l'analyse, à la question du langage.

En résumé, la tâche de l'établissement du texte du séminaire de Lacan est très proche de celle de l'analyste dans la séance, le matériel avec lequel on traite est également le langage, avec l'attention posée plus sur le fait du dire que sur le contenu de ce qu'il se dit ; il y a un transfert de travail qui permet de poursuivre la tâche pendant un temps qui peut parfois se prolonger plus avant de ce qui serait raisonnable s'il s'agissait d'un travail purement philologique... ; la finalité de cette tâche n'est pas tant la production d'un texte plus ou moins apte à sa publication, comme la réalisation d'un parcours...

La traduction du texte n'est pas non plus un travail seulement philologique, dans la mesure où elle revient sur l'établissement lui-même, le met en question, et nous permet de le voir et de l'écouter sous un nouveau jour et une nouvelle musique, et, à l'occasion, le génie de chaque langue nous aide à voir comment dans une langue se manifestent au grand jour des aspects qui, dans une autre, restent cachés ou socialement réprouvés.

Si nous prenons, par exemple, le titre de l'article de Freud *Ein Kind wird geschlagen*⁹, qui a été traduit au français comme un *enfant est battu*¹⁰, et à l'espagnol, dans les deux traductions existantes des Oeuvres Complètes de Freud, comme *Pegan a un niño*¹¹, nous remarquons comment de l'allemand au français se conserve la même articulation de la phrase et le mode passif, tandis qu'en espagnol le mode change et passe à l'actif. Ce n'est pas tant, en espagnol, qu'un enfant soit battu, sinon qu'il y a quelqu'un qui réalise cet acte. La charge de l'action tombe du côté de l'agent, tandis que dans les cas antérieurs l'accent est mis plus sur les effets de l'action que sur l'agent.

Des trois temps de la pulsion : actif (battre), passif (être battu) et réflexif (se faire battre), chaque langue en choisit un de préférence aux autres.

9 Freud, S., *Ein Kind wird Geschlagen*, en Z. Psychoanal., 5 (3), 151-172.

10 Freud, S., *Un enfant est battu*, Œuvres complètes, Psychanalyse, vol. 15, PUF, oct. 2002.

11 Freud, S., *Pegan a un niño*. Obras Completas, Biblioteca Nueva, Tomo VII, Madrid, 1974. Y en Obras Completas, Amorrortu editores, vol. 17, Buenos Aires 1979.

De la même manière pouvons-nous écouter des expressions aussi banales que, par exemple, quand quelqu'un égare un objet dans la rue, en France il ira le réclamer aux *Objets Trouvés*, alors qu'un espagnol devra aller le chercher aux *Objets perdus*.

Ou, allant un peu plus loin, peut être un français *se sera fait voler*, alors qu'un espagnol *aura été volé*.

Se faire voler porte le poids de l'action sur la victime elle-même, ce qui nous rappelle le deuxième temps du phantasme du *On bat un enfant*, tandis que pour un hispanoparlant l'expression même de *hacerse robar (se faire voler)* déclencherait une tempête de reproches et de dénis : ce n'était pas du tout moi, c'est l'autre qui m'a volé... etc.

Et ne parlons pas, abordant un sujet épineux, de l'expression *se faire violer*. La traduction littérale, mot pour mot, donnerait *hacerse violar* ce qui nous vaudrait à coup sûr d'apparaître dans les médias espagnols accusés d'un crime d'incorrection politique, et dénoncés par l'ensemble du féminisme !

Toute langue a donc sa marge distincte en égard au tolérable quand il s'agit d'énoncer ce qui concerne la méconnaissance de soi-même, qui diffère de la marge dont dispose la langue voisine, une marge qui change suivant les époques sociales bien qu'en aucun cas elle nous évite d'être soumis au refoulement – ou, dans son cas, à la forclusion -, décentrés par rapport à nos dires et méconnaissant notre désir.

Erik Porge¹² parle de sublimation de l'analyste, tant dans le travail clinique comme dans l'analyse en extension. Comment pourrions-nous penser la sublimation dans cette tâche d'établissement du texte et de la traduction, à mi-chemin entre l'analyse en intension et l'analyse en extension ?

Et s'il s'agit de sublimation, quelle satisfaction serait-elle en jeu ?

Un travail de Christine Toutin¹³ appelé *A travers les langues*, qui met en rapport l'article de Freud *Le mot d'esprit et ses rapports avec*

12 Porge, E., Seminario en Madrid.

13 Toutin, Ch., *A travers les langues*, Littoral n° 13, Traduction de Freud, transcription de Lacan, Juin 1984.

*l'inconscient*¹⁴ avec la traduction peut nous fournir quelque piste à cet égard. Il distingue plusieurs types :

- ! La traduction littérale : non pas mot pour mot, sinon celle capable de produire un non-sens dans la deuxième langue, suivant les mêmes mécanismes de construction du mot d'esprit dont nous parle Freud, qui produit le même plaisir que ressentent les enfants avec les jeux de mots dépourvus de sens
- ! La traduction « en cascade », quand la signification d'un mot résiste au sens et lui fait obstacle, s'impose comme animé de vie propre, et provoque un rire différent de l'antérieur, mais plutôt en rapport au comique.
- ! Celle qui procure le plaisir de la découverte, de la création signifiante, de l'émergence d'un nouveau sens.

Cervantes¹⁵, cependant, rabaisse la catégorie de la satisfaction qui est en jeu dans la traduction. Dans la deuxième partie du *Quichotte*, il amène son personnage à une imprimerie de Barcelone où on compose en vue de son impression une traduction de l'italien à l'espagnol d'un livre intitulé *Le bagatele*. Il dit sur un ton ironique (...) « il me semble que le fait de traduire d'une langue à une autre, si il ne s'agit d'une des langues reines, le grec ou le latin, est comme quelqu'un qui regarde les tapisseries flamandes par derrière, et bien qu'on voit les figures, elles sont pleines de fils qui les obscurcissent, de sorte qu'on n'en voit pas le lissé ni la texture ; et quand à la traduction des langues faciles, elle ne démontre ni l'invention ni l'élocution, comme il en est de celui qui transporte ou copie un papier à partir d'un autre. Par cela je ne veux pas en inférer que ne soit pas louable cet exercice de traduction ; parce qu'il existe d'autres choses bien pires aux quelles peut s'occuper l'homme, et qui lui apporteraient moins de profit ».

En effet, montrer l'envers des choses, mettre en évidence ses nœuds, mettre à jour la trame et la chaîne du tissu du langage, n'est pas créer une nouvelle œuvre, et ne requière pas de vertus particulières, mais peut constituer une activité satisfaisante pour celui qui la pratique, ainsi que « de profit » pour la communauté

14 Freud, S., *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'Inconscient*, Idées, NRF. *El chiste y su relación con el inconsciente*, O.C., Ed. Biblioteca Nueva; Madrid,

15 Cervantes Saavedra, Miguel de, *Don Quijote de la Mancha*, Ed. a cargo de Martín de Riquer, Barcelona 1984.

analytique, dans la mesure où elle –cette activité- s’attache plutôt à cela *qu’on dise*, qui, comme nous dit Lacan, *reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s’entend*.

María José de la Viña
Guzmán.

Traducción: Thierry
Reyners.

Noviembre de 2017